

Débat : la langue française

Vitalité ou appauvrissement... les opinions de nos deux experts divergent

AUORE PONSONNET,
formatrice en orthographe et auteure
du *Français pour adultes consentants*
(First, 2023)

« **N**otre langue est envahie par les anglicismes, elle est en danger ! Nous assistons à son massacre sans rien faire ! Les jeunes n'ont plus de vocabulaire et ne savent plus écrire ! » Que penser de ces discours alarmistes que l'on entend depuis le XVIII^e siècle ? Serait-ce un constat objectif ou bien la fameuse ritournelle du « c'était mieux avant » ?

Le français est parlé par plus de 300 millions de personnes dans le monde. Il n'agonise pas, il évolue, il se transforme, doucement. Il est vivant, tout simplement. Des formes verbales sortent peu à peu de l'usage, tels le subjonctif imparfait (*que je vinsse*) et le passé simple (*il arriva*) ; certains phonèmes, comme le [ɑ] de *tâche* et le [œ] de *brun*, ont disparu dans certaines régions et les règles d'accord du participe passé ne sont plus systématiquement respectées à l'oral (*ces lettres que j'ai écrit* au lieu de *ces lettres que j'ai écrites*). Des mots sortent des dictionnaires (*bouquetier*, *acerbité*), nous en empruntons à d'autres langues (*ghosting*, *kiffer*), nous en créons (*glottophobie*, *divulgateur*) ; certains s'installent durablement, d'autres ne font que passer.

Orthographe à rationaliser ?

Ce que d'aucuns qualifient de décadence n'est en réalité que le processus normal d'évolution d'une langue. Et d'ailleurs, de quelle langue parle-t-on ? Évoquer le déclin de « la » langue fran-



“ Ce que d'aucuns qualifient de décadence n'est en réalité que le processus normal d'évolution d'une langue ”

çaise n'a pas beaucoup de sens, car celle-ci est protéiforme. Son usage diffère selon notre pays d'origine, notre région, notre milieu social et bien évidemment selon le contexte dans lequel nous nous exprimons. Employons-nous les mêmes mots et tournures de phrases avec nos amis, nos supérieurs hiérarchiques, face à un public lors d'une conférence, sur les réseaux sociaux, dans un roman ou un document officiel ?

Pour autant, nous ne pouvons pas nier que le niveau en orthographe des élèves a réellement baissé en quelques décennies. Plusieurs facteurs expliquent cet état de fait : la diminution de près de 600 heures d'étude de la langue entre le CP et la seconde en quarante ans, le manque de concentration dû à l'omniprésence des écrans et le fait que l'on n'écrit quasiment plus à la main. Pour ma part, je ne rencontre que des personnes désireuses de s'exprimer clairement, d'enrichir leur vocabulaire, de produire des écrits avec le moins d'erreurs possible, se sentant souvent en insécurité linguistique, c'est-à-dire qu'elles n'osent pas s'exprimer de peur qu'on les juge et qu'on les accuse de massacrer la langue.

Je milite pour qu'on crée des mots, qu'on en emprunte, qu'on s'amuse avec le français (*qu'on s'enjaille*, comme on dit en Côte d'Ivoire), qu'on prenne du plaisir à connaître son histoire et à maîtriser ses règles, tout en ayant un œil critique sur certaines d'entre elles. Et puis ne pourrait-on pas rationaliser notre orthographe si complexe ? Faire peur, juger sévèrement la façon de s'exprimer des autres n'empêchera en rien l'évolution de la langue... et de la société.

est-elle en danger?

quant à l'avenir de notre langue dans l'Hexagone et dans le monde.

JEAN-MARIE ROUART,
académicien, auteur de *La Maîtresse italienne* (Gallimard, 2024)

Depuis plus de cinquante ans, le public éclairé se désespère de la dégradation de la langue française, devenue «chef-d'œuvre en péril». Cioran avait poussé un cri d'alarme, hélas peu entendu: «Aujourd'hui que cette langue est en plein déclin, ce qui m'attriste le plus, c'est de constater que les Français n'ont pas l'air d'en souffrir. Et c'est moi, rebut des Balkans, qui me désole de la voir sombrer. Eh bien, je sombrerai, inconsolable, avec elle.» Le professeur Étiemble, dans *Parlez-vous franglais?*, s'était lui aussi inquiété de l'absence de fierté des Français, si cocardiers pourtant lors des compétitions sportives... Quant au général de Gaulle, refusant de se soumettre à la culture d'outre-Atlantique, il avait alerté son ministre de la Défense contre «un emploi excessif de la terminologie anglo-saxonne chaque fois qu'un vocable français peut être employé», ajoutant: «c'est-à-dire dans tous les cas».

Une « province gallo-ricaine »

La loi Toubon, qui a tenté de proscrire cette lente dénaturation, était une heureuse initiative. Mais parce qu'elle ne s'étendait pas au domaine de la publicité, elle était condamnée à l'inefficacité... Les pouvoirs publics eux-mêmes devaient peu à peu s'affranchir de ses préconisations; et l'on voit, dans un rapport de l'Académie française «sur la communication institutionnelle en langue française», à quel point nos responsables y ont contrevenu: de la

“Le français s’est construit avec le renfort d’autres langues, mais jamais comme aujourd’hui jusqu’à risquer de devenir une langue morte”



STÉPHANE LAVOUË/PASCO&CO

carte d'identité traduite en anglais aux appellations de «Sorbonne Université» ou «Lorraine Aéroport», en passant par des niaiseries comme «Sarthe me Up» ou «Oh My Lot», la soumission au franglais nous conduit à devenir une «province gallo-ricaine» – pour employer l'expression, si juste, de Régis Debray.

Personne ne nie que le français se soit construit au fil des siècles avec le renfort d'autres langues. Mais jamais dans les proportions qui sont celles d'aujourd'hui – jusqu'à courir le risque de devenir langue morte, sabir qui n'aurait plus rien à voir avec la langue de Voltaire, de Chateaubriand, de Maupassant et de Mauriac. Au français se sont convertis des lettrés du monde entier, des écrivains aussi différents qu'Apolinaire, Gary, Cheng... Pourtant, sa défense apparaît aujourd'hui à certains comme un combat rétrograde, et qui choque leur progressisme.

Ainsi des linguistes qui, dans un opuscule intitulé *Le français va très bien, merci* (Gallimard), contestent notre diagnostic. S'il s'agissait de fantaisistes, on sourirait de leur cécité. Hélas, ce sont des gens sérieux, dans un pays où les statuts de professeur ou de chercheur au CNRS procurent une étrange immunité dans la proclamation du n'importe quoi... Quelle légitimité les linguistes détiennent-ils? Quel est leur apport à la littérature, quels noms y ont-ils laissés? De quelles œuvres ont-ils accouché, qui leur permettraient de s'ériger en juges de la question? Qu'ils laissent cette mission aux écrivains qui, eux, depuis des siècles, ont œuvré dans cette langue – une langue qu'avec le peuple français et les crocheteurs du Port-au-Foin, ils ont contribué à forger! 